

pension en souffrance. Pour gagner du temps, il avait fait croire à madame Beauchiard qu'il allait bientôt réaliser des bénéfices considérables par la vente d'une consignment de cuillière-à-pots, vulgairement connues sous le nom de "brahoules."

Madame Beauchiard traitait d'une singulière manière les pensionnaires qui avaient des arrérages.

Avant de les faire déguorpir de chez elle, elle plaçait leurs nippes dans une chambre noire au fond du passage. Lorsque le pensionnaire arriéré avait fait un couple de mois de *carcere duro* sans mettre un versomont dans la caisse toujours vide de Madame Beauchiard, il recevait son congé.

Le cadre de ce chapitre est trop étroit pour contenir un récit de toutes les persécutions auxquelles Cléophas fut en butte depuis le jour où il se trouva condamné à vivre sans travail.

Deux semaines après les événements que nous venons de raconter, Cléophas vers deux heures du matin, entendit sonner l'alarme du feu dans le clocher de l'Eglise St. Jacques. Il ouvrit sa fenêtre et regarda dans la direction du faubourg Québec.

Le firmament était éclairé par une lueur sinistre, un incendie considérable ravageait le quartier Ste. Marie.

Cléophas enfourcha ses pantalon et s'élança dans la rue.

Il suivit la rue Lagachetière jusqu'à la rue Visitation. Là il vit que l'élément destructeur s'était attaqué à la résidence du père Sansfaçon.



BENONI.

Cléophas n'était pas allé faire visite à celle pour laquelle il brûlait d'une flamme criminelle depuis le jour où Ursulo l'avait congédié si grossièrement dans le Jardin-Vigor. Personne ne lui avait donné des nouvelles de la jeune fille et il ignorait par conséquent que la grosse picotte avait défiguré l'objet de son amour.

Rendu sur la scène de la conflagration il vit les flammes sortant des lucarnes de la maison du père Sansfaçon.

Le plus grand désordre régnait sur la rue et les hommes de police avaient mille difficultés à disperser les groupes qui gênaient l'action des pompiers.

Le feu faisait des progrès terribles et les flammes se lançaient vers le ciel comme autant de langues sanglantes.

Un pompier parut dans une fenêtre du deuxième étage et appela ses compagnons à grands cris

pour l'aider à sauver deux personnes qui allaient périr dans les flammes.

Cléophas n'écoulant que son courage se lança dans l'escalier ténébreux de la maison du père Sansfaçon.

Il disparut dans un appartement enveloppé dans un noir tourbillon de fumée.

Les pompiers avaient essayé vainement de l'empêcher d'entrer car il courait à une mort certaine.

Après une vingtaine de secondes qui avaient semblé une éternité pour les spectateurs, il reparut tenant dans ses bras la forme d'une créature évanouie, enveloppée dans une épaisse couverture.

Il pressait dans ses bras la pauvre Ursule qui avait été oubliée sur son lit.

La jeune fille convalescente n'était pas assez forte pour se lever de sa couche et échapper à une mort terrible

(A Continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 31 JANVIER 1880.

### CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Éditeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Boite 2144 P. O. Montréal.

### Correspondance de Ladebauche.

Paris, le 20 Janvier 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

Dans ma dernière lettre datée de Londres, je t'ai raconté une partie de la soirée que j'ai passée chez Mme Victoire. Notre conversation sur les affaires politiques n'a pas duré bien longtemps parce que cette pauvre dame avait ben du trouble dans sa famille à propos du second voyage que Mme Delorme allait entreprendre.

J'ai aidé la bourgeoisie à mettre le "butin" de sa fille dans des coffres que j'ai fermés avec "des bonnes avissées." J'ai colloué avec des gros clous à river des planches qui étaient démanchées dans les valises, parce que lorsqu'on voyage en mer, nos coffres se font toujours beaucoup bardasser dans le coqueur du navire. Afin que les valises s'écartissent pas pendant le voyage, j'ai pris l'as de cœur et l'as de carreau, et j'ai écrit dessus avec mon écriture des dimanches le nom de Mme Delorme et le mot *Bytown*. J'ai ensuite colloué les cartes avec des braquettes sur le couvert de chaque valise.

Je crois pas que Mme Delorme s'ennuie beaucoup dans le navire

parcequ'elle enmène avec elle ses deux petits neveux, Albert-Victor et George-Frédéric, les fils d'Albert Edouard.

Mme Victoire m'a envoyé cri un charrier au premier stand que je verrais et la petite famille s'est mise de suite en route pour Liverpool.

Moi j'ai dit à la bourgeoisie : Vous m'ossetez bon, madame, si j'accompagne pas votre demoiselle dans ce voyage-ci. Je viens de recevoir une dépêche par le câble, du *Vrai Canard*, qui me dit de me rendre de suite à Paris, pour affaires importantes.

Dans la soirée je strappai mon porte-manteau et je me rendis au Victoria and Brighton dépôt. Je montai dans les chars, Quel drôle de runroad. C'est effrayant de voir comme ça marche, ça passe sous la terre, ensuite en l'air, quelque fois au-dessus des cheminées des maisons.

Après une tripe de trois ou quatre heures je me trouvai rendu à New-Haven. Là on me fit embarquer à dix heures du soir dans un petit stinbotte, une spèce de coquille de noix avec des roues de chaque côté.

Il s'agissait de traverser la Manche. Comme il faisait un gros vent de Sor Ouais, la Manche commença à se friper. Mon cœur se barbouillait et si je n'avais pas eu mon "flax" avec moi j'aurais eu le mal de mer comme beaucoup d'autres passagers.

A six heures et demie le lendemain matin notre petit steam accostait dans le dock à Dieppe.

En débarquant j'ai eu une pauvre idée des Français.

Deux ou trois petits escogriffes, des espèces de policoman, sont venus me demander qui j'étais, ce que je faisais, et ivon j'allais. Je me suis dit de suite : Tiens, Ladebauche, fais en pas de cas. Ces gens veulent mettre leur fouillon dans tes affaires, mais deviro. Je leur répondis : Ecoutez donc, vous autres, me pronoz-vous pour un habitant. Je suis Canayen, je m'en vais à Paris. Ce que j'y ferai, ça vous regarde pas.

J'entrai ensuite dans une petite auberge où pour deux sous on me servit sur le zinc un verre de fine Champagne, comme absinthe. Pendant que je déjeunais j'entendis dans la rue un bruit des plus drôles. C'était patati ! patata ! patati ! patata ! patati ! patata ! Je me levai de table et je regardai par la fenêtre, c'était les ouvriers de Dieppe qui se rendaient à leur travail. Ces gens-là portaient tous des sabots de bois qui claquaient sur les grosses roches avec lesquelles les rues sont pavées. Là il n'y a pas besoin d'avoir un inspecteur des chemins. Les rues ont été faites il y a deux cents ans et sont toujours restées les mêmes. C'est comme à Québec.

A sept heures vingt du matin j'enbarquais sur les chars pour Paris. J'avais pris un ticket de troisième classe. La troisième classe en France ressemble un peu à la seconde classe en Canada entre Richmond et Québec. A dix heures ou dix heures et demie, nous étions à Rouen. Dans la barre du dépôt j'eus le temps de goûter au fameux

citre de Normandie. Il est tellement fort que deux ou trois verres suffisent pour vous mettre chaud, avec ça il se vend seulement deux sous le verre.

A une heure et demie j'étais rendu à Paris, dans la gare de St. Lazare. Le premier ombêtement m'a été fait par un employé de la douane qui m'a forcé d'ouvrir mon porte-manteau afin de s'assurer si je faisais pas de la contrebande.

Cet espèce de mal-va m'a confisqué un beau rôle de tabac canayen que j'avais enveloppé dans une chemise d'étoffe du pays carroautée avec trois cigares de Davis. En sortant du dépôt je me suis trouvé sur la rue Amsterdam où j'ai vu bien des hôtels. Il y avait l'hôtel du Grand-Calvados, l'hôtel du Hâvre : Des grands écriteaux étaient collés sur le mur. On lisait :

*Man sprecht deutch hier. A qui se Pabla Espanol.* Je n'ai pas vu d'écriteaux disant que l'on parlait le canayen, de sorte que j'ai continué mon chemin et je suis tombé dans la rue Caumartin. De là j'enfilai la rue Neuve des Capucines et je débouchai sur la place Vendôme, où il y a une espèce de monument de Nelson et un stand de charretiers. Au pied de ce monument était un vieux qui pour quatre sous nous montrait des taches dans le soleil avec une grande longuo-vue grimpée sur trois pattes.

Je suivis la rue Castiglione et j'arrivai dans le Jardin des Tuileries. C'est là où l'on voit des statues. Par exemple il y en a une qui représentent des personnages tous à poil. J'ai trouvé ça ben indécent et je te garantis que les paroissiens de l'Abord à Plouffe, endureraient pas ça dans la grande rue du village sans leur mettre des jaquettes. J'ai ensuite traversé la place de la Concorde. Au milieu il y a une espèce de cheminée en brique d'un jaune rougeâtre qu'on appelle l'O-bélisso. J'ai traversé le Pont de la Concorde, j'ai remonté la Seine et je suis arrivé sur la rue des Cinq Paires. Là j'accostai un policeman et je lui ai demandé où je pourrais rencontrer M. Grévy, le président des Français. Il m'indiqua une petite auberge portant l'enseigne "Au Cocher Fidèle."

J'entrai et le commis me montra l'individu que je cherchais assis près d'une petite table lisant un numéro du *Tam-Tam* que lui avait passé M. Fabro. Je donnai à Monsieur Grévy une lettre d'introduction signée par le *Vrai Canard* et il me demanda de m'asseoir à côté de lui.

Je lui dis que je m'étais rendu à Paris pour le consulter sur une question très-importante. Je voulais lui demander quelle serait la meilleure forme de gouvernement à donner au Canada dans le cas où ce pays deviendrait indépendant de l'Angleterre, chose qui pourrait arriver au moment où l'on s'y attendait le moins. Je posai la question à Grévy qui jongla quelques minutes avant de me répondre.

— Ecoutez, me dit-il, vous me parlez d'une affaire bien sérieuse. M. Ladebauche, avant de me prononcer je vais charger dans votre blague et je paierai quelque chose. Qu'est-ce que vous pronoz ?